

Histoire et civilisation du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre

M. Pierre BRIANT, professeur

Alexandre le Grand aujourd'hui (i)

Le cours ouvert cette année s'insère dans la continuité de celui de l'an dernier et de ceux qui ont précédé depuis le printemps 2000. Il avait en effet été annoncé au début du cours de l'an dernier consacré à la mémoire des temps achéménides au cours de l'époque hellénistique (*Annuaire* 2001-2002, pp. 763). Ce cours lui-même venait après une série de deux cycles successifs consacrés à la vision de Darius III et de son empire par les sources gréco-romaines et par les sources persanes et arabo-persanes¹. L'on a donc déjà très fréquemment évoqué Alexandre, mais l'on n'a pas, jusqu'ici, abordé de front les problèmes historiques et historiographiques que soulève aujourd'hui une telle enquête.

Au demeurant, il est possible que le choix du sujet de cette année soulève plus d'interrogations, voire de remarques sceptiques. Est-il encore bien nécessaire, utile et profitable d'introduire un sujet qui a été ouvert depuis si longtemps, et qui a donné lieu à des flots d'articles et de livres en toutes langues, voire de films et de documentaires² ? Une telle relecture est-elle justifiée par un accroissement et/ou une modification sensible du corpus documentaire, ou/et par un bouleversement significatif des grandes tendances historiographiques ? Ce sont ces questions que l'on voudrait introduire, en offrant une réponse très préliminaire et très ouverte : oui, les corpus documentaires se sont étoffés et modifiés, mais les résultats de leur publication sont moins spectaculaires que ce que l'on pourrait penser ; et, sur le plan global, l'historiographie la plus récente n'a pas apporté de vision vraiment nouvelle³. Apporter du neuf sur l'histoire d'Alexandre suppose à la fois de lier plus intimement Alexandre et histoire achéménide, et de tenter de

1. Voir désormais *Darius dans l'ombre d'Alexandre*, Paris, Fayard 2003.

2. La consultation de l'entrée « Alexandre le Grand » sur Internet est à cet égard tout à fait éclairante.

3. Sur ces deux points, voir (du point de vue de l'histoire de Darius) *Darius dans l'ombre d'Alexandre*, chapitres 1 et 2 et notes complémentaires correspondantes.

comprendre, par l'historiographie, comment les interprétations sur Alexandre se sont succédées les unes aux autres, et quand, comment et pourquoi elles ont pris tour à tour la prééminence sur d'autres. Programme très vaste, voire sans fin, tant la production a été abondante depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, et tant elle reste abondante, jour après jour. Personne ne peut prétendre avoir tout lu, et, au demeurant, on peut douter que l'exhaustivité en la matière soit absolument indispensable, car, si la production est abondante, elle est également abondamment répétitive⁴.

Il n'est pas question, de toute façon, de suivre pas à pas la construction des images d'Alexandre, il n'est surtout pas question d'analyser un à un des dizaines et des dizaines de titres, souvent peu novateurs. Il s'agit plutôt de dégager les grandes tendances de la recherche et de la production, y compris les publications destinées au grand public⁵.

- 1 -

L'une des caractéristiques les plus durables de l'historiographie est la discussion polémique qui s'est depuis toujours développée autour des mérites et bienfaits de la conquête. Alexandre mérite-t-il d'être salué comme un civilisateur ou comme un destructeur ? Par exemple, en 1974, Eugen Borza éditait un livre intitulé *L'impact d'Alexandre le Grand*, ainsi sous-titré : *Civilisateur ou destructeur* ? Le titre était d'ailleurs quelque peu trompeur, car il s'agissait d'un recueil d'articles (datés entre 1897 et les années 60' du XX^e siècle) qui n'abordaient pas nécessairement de front cette interrogation : néanmoins, l'accent était mis sur la manière dont une quinzaine d'historiens, majoritairement américains (également deux auteurs de langue allemande), s'étaient représenté globalement les conséquences des conquêtes : alors que tous ou presque en font un génie militaire, les uns exaltent sa vision humaniste et civilisatrice, d'autres au contraire ne sont pas particulièrement impressionnés par la trace laissée par le Macédonien dans l'histoire. Bien entendu, la question est de savoir sur quelle documentation et sur quelles argumentations les différentes interprétations ont été soutenues, et le sont encore.

L'on citera simplement, à titre d'exemple particulièrement significatif, une polémique récemment échangée entre deux auteurs, Ian Worthington et Frank Holt⁶. Le premier auteur admet au départ que son étude est « impressionniste », car il touche à de nombreux problèmes, qu'il ne discute que brièvement (p. 40).

4. Il est vrai aussi que la répétitivité elle-même constitue un marqueur historiographique que l'on aurait tort de négliger.

5. Voir analyse préliminaire dans « Impérialismes antiques et idéologie coloniale dans la France contemporaine : Alexandre le Grand modèle colonial » (1979), repris dans *Rois, tributs et paysans* (Paris, 1982), pp. 281-290.

6. *Ancient History Bulletin* 13/2-4, 1999, pp. 39-55 ; 111-117 ; 136-140 (voir quelques remarques dans *Darius*, pp. 567-568).

Néanmoins, — ajoute-t-il —, il le juge utile car, — toujours pour le citer —, « il y a aujourd'hui un gouffre entre l'Alexandre mythique, image très répandue de nos jours, et l'Alexandre historique ». L'auteur pose à nouveau la question de savoir pourquoi Alexandre est régulièrement appelé « Grand ». Il s'en étonne, et il rejette l'épithète (et donc l'interprétation sous-jacente), car il estime qu'Alexandre a failli, en sa triple qualité de roi, de général et d'homme d'état, pour les raisons suivantes : « Cependant, est-ce que mérite le titre de "Grand" un homme qui fut responsable de la mort de dizaines de milliers de ses soldats et de l'inutile (*unnecessary*) massacre massif de peuples indigènes (*native*) ? Comment dire d'un roi qu'il est "grand" alors qu'il préfère mener constamment la guerre plutôt que de consolider les territoires conquis et l'administration sur le long terme ? Ou encore le roi qui, en raison de sa propre imprudence, mit souvent en danger sa propre vie et la vie de ses hommes ? Ou le roi dont le tempérament violent à l'occasion le conduisit au meurtre de ses amis, et le roi qui, vers la fin de sa vie, était alcoolique, paranoïaque, mégalomane, et qui croyait en sa propre divinité ? »

À ce point, l'auteur répond à une objection qu'il devine : « Ce sont des questions posées en fonction de nos propres normes d'aujourd'hui, évidemment, mais néanmoins, elles sont légitimes, étant donné l'influence qu'Alexandre a exercée à travers l'histoire, une influence qui sans nul doute continue de s'exercer ». Puis viennent les arguments susceptibles de fonder une telle argumentation : (i) ses conquêtes allaient contre les intérêts de la Macédoine proprement dite ; en raison des pertes considérables, flot constant de recrues envoyées depuis la Macédoine, qui est ainsi dépeuplée, et soumise aux dangers extérieurs ; (ii) les oppositions se manifestèrent à l'intérieur de sa propre armée, comme le montrent plusieurs mutineries, en 326 en Inde, en 324 à Opis. Lors de la première, un de ses officiers, Koinos, s'oppose directement à lui, en prenant la parole au nom des soldats. L'auteur suppose que la mort de Koinos, peu après, est suspecte, indiquant par là qu'Alexandre l'a fait assassiner. Les pertes continuent au retour de l'Inde, en raison du choix d'une route difficile, où les hommes tombent comme des mouches ; (iii) d'autre part, même si l'auteur souligne l'ampleur des qualités de chef d'Alexandre, il juge également qu'il a commis nombre d'erreurs dans ce domaine également : après Issos, il prend la route du sud au lieu de poursuivre Darius, il laisse donc à son adversaire le temps de reconstituer une armée ; nombre de sièges de villes furent longs, coûteux et d'intérêt douteux : il est guidé uniquement des objectifs personnels (la volonté de remporter la victoire, quel qu'en soit le prix). De plus, nombre de ses victoires sont dues à la chance ; par exemple à Issos, « Darius prit la fuite et, pour parler franchement, il était un chef médiocre : la bataille aurait pu se dérouler tout autrement si Alexandre avait eu face à lui un général plus compétent, tel Memnon par exemple... Il fut chanceux également à la bataille du Granique, car son armée était plus nombreuse que les contingents perses levés à la hâte, et le Grand roi n'était pas présent de manière à exhorter et de mener ses troupes en personne... » ; (iv) Il commit

également nombre d'erreurs en tant que roi et homme d'état : l'emprunt de règles de la cour achéménide, telle la proskynèse, « était pure stupidité de sa part, s'il avait pensé que de telles règles seraient acceptées aisément par ses soldats » ; (v) il se conduit en mégalomane (sa volonté de se considérer comme un dieu), et n'accepte aucune contradiction : il tue ceux qui s'opposent à lui (Philotas et Parménion, Kleitos, Callisthène) ; (vi) finalement, juge l'auteur, Alexandre se montra incapable de mener une vraie stratégie de conquête : il n'obéit qu'à ses pulsions, prenant des risques inconsidérés, à la guerre comme à la chasse ; (vi) en conclusion : « Il est donc aisé de voir, d'un côté, pourquoi Alexandre a été considéré comme grand, mais aussi, d'un autre côté, pourquoi sa grandeur, et donc l'épithète, doit être soumise à débat dans l'intérêt de l'exactitude historique (*in the interests of historical accuracy*) » (p. 56).

La vision développée par Worthington fut vivement contestée par Frank Holt dans la même revue. Il rappelle qu'une telle vision se situe dans le droit fil de l'école habituellement dénommée « école révisionniste » (Badian, Bosworth), en ce qu'elle a voulu réagir contre une vision idéaliste d'Alexandre et des conquêtes (développée en particulier par Tarn). Holt réagit contre ce qu'il appelle « la nouvelle orthodoxie » (p. 112), ou « le nouveau consensus » (p. 115). En reprenant plusieurs exemples utilisés par Worthington, il tente de montrer que l'auteur s'est laissé conduire par une vision pré-établie, au risque de faire des contresens sur tel ou tel texte, voire des erreurs grossières d'interprétation des textes anciens ; dans ces conditions, nombre de conclusions doivent être prises avec recul, celle en particulier qui tente de présenter Alexandre comme pratiquant systématiquement la terreur. En conclusion (p. 127) : « La forte inclination actuelle à deshéroïser Alexandre a contribué à créer un nouveau consensus à propos du roi, qui présente le risque de rendre les historiens insuffisamment prudents. Dans la mesure où elles sont la conséquence d'une lecture *a priori* des sources, les idées de Tarn ont été justement contestées ; mais la réaction correctrice si heureusement ouverte par Badian nous a peut-être conduits à une nouvelle orthodoxie extrême qui s'oppose tout autant aux intérêts de l'exactitude historique » (p. 117).

L'on n'a certainement pas l'intention de répondre à la question de savoir si Alexandre doit être ou non qualifié de « Grand » ; sous cette forme, la discussion polémique ne présente aucune pertinence. Notons simplement au passage qu'elle a été ouverte dès les débuts de l'historiographie moderne. À preuve la réflexion de Rollin, tirant ainsi la morale d'une belle action d'Alexandre : « De tels sentiments d'une bonté généreuse et compatissante font bien plus d'honneur à un prince que toutes les victoires et que toutes les conquêtes. Si Alexandre les avait toujours conservés, il aurait véritablement mérité le titre et le surnom de grand... ». Cette approche se situe elle-même dans la droite ligne d'une discussion qui a commencé d'être formulée dès l'Antiquité, tout particulièrement par Orose qui, sur la demande d'Augustin d'Hippone, voulut démontrer que les malheurs du monde (païen) avaient été apportés par des conquérants ignorants de Dieu,

ivres de leur pouvoir et méprisant ce que l'on nommerait aujourd'hui « le droit des peuples ». L'ouvrage d'Orose (*Histoire/Contre les païens*)⁷ est intéressant non seulement en lui-même, mais par les rapports très clairement exprimés qui sont établis par lui entre le jugement sur Alexandre et la vision globale qu'il conçoit et développe sur le rôle de Dieu dans l'histoire des hommes. Au sein même de l'Histoire d'Orose, Alexandre ne représente qu'un chapitre, mais un chapitre particulièrement intéressant pour nous. Le développement s'insère étroitement dans la logique de l'auteur : « Ces jours-là, également, naquit Alexandre le Grand, qui fut un gouffre de malheurs, et le plus atroce des cyclones pour tout l'Orient » (III.7.5). Avant de détailler les turpitudes d'Alexandre, Orose n'est pas tendre non plus avec son père Philippe, dont il détaille conquêtes, dévastations et massacres : « Il détint le pouvoir pendant vingt cinq ans pendant lesquels il accumula toutes les violences et fit peser l'intégralité des maux » (III.12.1) ; il soumet la Grèce par la violence et la ruse conjuguées : « Pendant que Philippe observait, comme depuis un poste de guet, leurs conduites insensées et que, en fournissant une aide au plus faible, en artiste qui s'y connaît en ruse, il entretenait les tensions, aliments des guerres, il se soumit pareillement vaincus et vainqueurs » (III.12.11) ; il commet de multiples massacres et sacrilèges : « Quand Philippe se voit empêché d'entrer en Grèce par les fortifications devant lui des Thermopyles, il tourne contre ses alliés la guerre préparée contre ses ennemis : il envahit en effet en ennemi les cités dont il avait été le chef peu auparavant, et qui s'ouvraient pour le féliciter et l'accueillir, il les met cruellement à sac, et, tout sentiment d'alliance complètement aboli, il vendit comme prisonniers de guerre les femmes et les enfants de toutes, il détruisit également leurs temples et les pilla et, cependant, jamais tout au long de vingt cinq années, il ne fut vaincu comme si les dieux étaient irrités. Après cela, il passa en Cappadoce [Thrace], il tua les rois voisins dont il s'était emparé par ruse » (III.12.16-18) ; ses violences s'exercent également à l'intérieur de son royaume et de sa propre famille : « Après les massacres, les incendies, les pillages accomplis dans les villes alliées, il s'engagea dans des fratricides : étant donné qu'il craignait les cohéritiers du royaume, engendrés par son père avec sa belle-mère, il entreprit de les assassiner. Mais, comme il avait tué l'un de ses frères, deux de ceux-ci se réfugièrent à Olynthe : peu après, Philippe, marchant en ennemi contre cette ville, très ancienne et très prospère, la vida de ses richesses et de ses hommes après l'avoir emplie de carnages et de sang et il en arracha ses frères qu'il fit supplicier à mort. À partir de là, alors que, transporté par la destruction de ses alliés et ses fratricides, il pensait que tout ce qu'il avait projeté lui était permis... Pour ne pas laisser inviolée quelque loi humaine ou divine, il décida de se livrer également à la piraterie » (III.12.19-20) ; il s'en prend à ses propres sujets : « Il déplace selon son bon plaisir les populations et les villes selon que des sites lui paraissaient devoir être occupés ou abandonnés. On observait partout un spectacle

7. Cité d'après la traduction de M.-P. Arnaud-Lindet, Collection des Universités de France, Les Belles Lettres, Paris, 1990 (Livres I-III).

à faire pitié et la plus abominable espèce de malheur : endurer la destruction sans invasion, la captivité sans guerre, l'exil sans chef d'accusation, la domination sans vainqueur. Au milieu du tourment des injustices une chape d'épouvante oppresse les malheureux et la douleur s'accroît par sa dissimulation même, une douleur d'autant plus profondément enfouie qu'il convient moins à ceux qui craignent de l'avouer... » (III.12.29-31). En définitive, le règne de Philippe fut un désastre pour la Grèce : « Ainsi la liberté ayant d'abord été étouffée, il mutila ce corps si plein de gloire de la Grèce, jadis florissante, en moignons nombreux et déchiquetés » (III.12.33). L'auteur s'emporte contre ceux qui voudraient, avec le recul de l'histoire, faire de Philippe un héros : « Au long de vingt cinq années, la perfidie, la sauvagerie et l'impérialisme d'un seul roi déchaînèrent les incendies des cités, les ravages des guerres, les asservissements des provinces, les massacres des hommes, les pillages des richesses, les vols de troupeaux, la vente des biens des morts et la servitude des vivants » (III.14.10).

Orose, à ce point, revient à Alexandre, qu'il avait ainsi introduit plus haut : « Ces jours-là, également, naquit Alexandre le Grand, qui fut un gouffre de malheurs, et le plus atroce des cyclones pour tout l'Orient » (III.7.5). Effectivement Alexandre ne céda en rien à son père, bien au contraire : « Ils suffiraient bien pour témoigner des malheurs, ces hauts-faits de Philippe, gravés dans notre mémoire, même si Alexandre ne lui avait pas succédé au pouvoir ! Je laisse en suspens un petit instant les guerres de ce dernier, — mieux vaudrait dire les malheurs du monde à l'époque de ses guerres ! — qui viennent après, afin de présenter ici les guerres romaines selon l'ordre chronologique » (II.15.1).

Et peu après, il y revient aux chapitres 16-20 du Livre III. Il considère que les victoires remportées sur Darius n'ont mené qu'à « une série de malheurs » : des milliers d'hommes ont été massacrés au cours des batailles et des sièges, des contrées entières ont été ravagées, et un grand nombre de peuples ont dû se résoudre à une sujétion qu'ils repoussaient au fond d'eux-mêmes ; Alexandre s'est montré rusé et calculateur : par exemple lors de sa consultation de l'oracle d'Amon, simplement « pour abolir, grâce à un mensonge bâti pour la circonstance, la honte d'une filiation paternelle douteuse et l'infamie de l'adultère paternel ». Il ne fit montre d'aucune pitié vis-à-vis de ses ennemis, mais fut également cruel vis-à-vis des siens : « Il était insatiable de sang humain, que ce fût celui de ses ennemis ou même celui de ses alliés » (18.10). Déjà, l'auteur avait souligné qu'avant de partir en guerre, « il fit tuer tous ses parents et ses proches » (III.16.3). En effet, « sa cruauté envers les siens ne fut pas inférieure à sa fureur contre l'ennemi ; en témoignent non seulement son cousin Amyntas assassiné, sa belle-mère et les frères de celui-ci mis à mort, Parménion et Philotas massacrés, Attale, Euryloque, Pausanias et beaucoup de princes macédoniens éliminés, ainsi que Cleitos, chargé d'ans, un ami de longue date, tué de façon sacrilège » (III.18.8). Ce fut bientôt le tour de Callisthène, neveu d'Aristote, « qu'il tua, avec plusieurs autres nobles, parce qu'il n'avait pas voulu l'adorer comme un dieu, après l'abandon du salut habituel » (III.18.11).

En même temps que la brutalité et la violence de la conquête, c'est la conquête elle-même qu'Orose reproche à Alexandre : il est non seulement « insatiable de sang humain », « il a toujours soif d'un nouveau carnage » : raison pour laquelle la mort de Darius ne signifie pas la fin de l'expédition : « Après cela, il se dirigea vers l'Inde afin de donner l'Océan et l'Extrême-Orient comme limites à son empire » (19.1). L'effroi saisit le monde entier, comme le montrent les ambassadeurs qui l'attendent à Babylone : ils venaient « des provinces épouvantées du monde entier... Si grande était la crainte, inspirée par le chef au plus profond de l'Orient, qui avait envahi les peuples de l'Extrême-Occident, que l'on pouvait voir, voyageant à travers le monde entier, une ambassade venant de régions où l'on pouvait à peine croire qu'était parvenue la nouvelle » (20.1 ; 3). Sa mort elle-même est présentée de manière symbolique de son avidité condamnable : « Cependant il mourut à Babylone alors que, encore assoiffé de sang, il avait, avec une avidité mal tempérée, bu du poison par la trahison d'un serviteur » (20.4).

Pour que les choses soient tout à fait claires, Orose replace Alexandre dans son propos qui, rappelle-t-il alors, est de « démontrer l'alternance cyclique des calamités » (20.5). Dans cet ensemble, Alexandre n'était rien d'autre qu'« un maître sanguinaire », il ne faut jamais l'oublier, insiste-t-il : « Nous pensons que restera attachée à un souvenir perpétuel la violence qu'un brigand de passage (*fugax latro*) a faite à un secteur du monde » (20.9). Comme il l'avait fait à l'issue de son développement sur Philippe, il refuse d'exalter les exploits de la conquête, ou de réduire l'expédition d'Alexandre à une suite de victoires : « En vérité, si l'on estime que cette époque d'Alexandre doit être glorifiée à cause de la valeur militaire (*virtus*) par laquelle la totalité du monde fut possédée, plutôt que maudite à cause du désastre par lequel la totalité du monde fut bouleversée, il se trouvera, et tout de suite, des gens en très grand nombre pour, d'une part, penser que notre époque doit être glorifiée parce qu'on y remporta de nombreuses victoires et, d'autre part, compter les malheurs des autres comme leur propre prospérité » (20.10). Dans la suite, Orose, de plus, va montrer combien les conquêtes d'Alexandre ont apporté une ruine durable, car sa mort fut suivie de désastres plus grands encore, du fait des rivalités entre ses successeurs (23.1-6).

Au total : Orose a donc développé une vision d'Alexandre complètement différente de la vision héroïque complaisamment développée par un courant dominant de l'historiographie antique : Orose ne nie pas l'évidence, c'est-à-dire la succession de victoires et de conquêtes, mais il en conteste les modalités et les conséquences ; fondées sur l'arbitraire, la violence et la ruse, les conquêtes n'ont mené qu'à des ruines, des massacres et des sujétions. C'est une mise en cause du processus lui-même de conquêtes armées, au nom de valeurs qui nient la primauté de l'*arété/virtus* (les qualités du soldat et du commandant en chef). Partant d'une vision eschatologique de l'histoire, Orose l'a nourrie d'exemples pris dans des auteurs qu'il a lus et copiés (principalement l'*Histoire universelle* de Trogue-

Pompée, aujourd'hui perdue sauf sous la forme d'une table des chapitres, et sous la forme d'un résumé fait par Justin).

- 2 -

Venons-en maintenant à une la phase particulièrement riche des discussions et des recherches sur Alexandre, qui s'est ouverte avec Droysen. On étudiera en contre-point l'historien britannique Grote, qui a pris position très vite et très fermement contre la représentation que Droysen avait donnée d'Alexandre et des conséquences voulues ou non de ses conquêtes⁸. Le débat fut vif : en effet, ce sont à nouveau deux images antithétiques qui se dégagent, deux portraits, l'un très positif (Droysen), l'autre très critique (Grote). Nombreux furent les historiens qui, tout au long du XIX^e et encore du XX^e ont pris part et ont pris parti : aujourd'hui encore, nombreux sont les auteurs qui continuent de poser leurs pieds dans les empreintes de Droysen ; à l'opposé, dans un volume récent (*Alexander and the East*, Oxford, 1996, p. V), A.B. Bosworth juge qu'il appartient à la descendance intellectuelle de Grote et de B.G. Niebuhr.

La première phrase du livre de Droysen donne le ton : « Le nom d'Alexandre marque dans l'histoire du monde la fin d'une période et le début d'une ère nouvelle ». Suit l'observation : « L'histoire ne connaît aucun autre événement d'une nature aussi surprenante. Jamais, ni avant ni depuis, un aussi petit peuple n'était arrivé à renverser si rapidement, si complètement la puissance d'un royaume aussi gigantesque, et à fonder sur ses ruines de nouvelles formes de gouvernement et de nationalités nouvelles ». D'où les questions auxquelles le livre est censé répondre : « Où donc le petit monde grec a-t-il puisé l'audace nécessaire à une telle entreprise, la force pour de telles victoires, les moyens de produire de tels résultats ? Comment se fait-il que l'empire des Perses, lui qui avait conquis tant de royaumes, tant de pays, et avait su les maîtriser pendant deux siècles, lui qui, naguère encore, et depuis deux générations, tenait les Hellènes assujettis à la puissance asiatique, lui qui avait joué le rôle d'arbitre suprême, aussi bien sur les îles que sur le continent, comment se fait-il qu'il se soit écroulé au premier choc des Macédoniens » ?

Les réponses interviennent rapidement, sous forme d'un état de la situation en Grèce et dans l'empire perse, l'auteur remontant à l'époque archaïque grecque et au règne de Cyrus. Du côté grec, le constat s'établit en deux étapes, la situation en Grèce d'une part (marquée par la dissolution interne des cités), et la situation de la Macédoine. Droysen estime que la Guerre du Péloponnèse a marqué un tournant décisif dans l'équilibre interne des cités : « Non seulement les antiques liens des croyances religieuses, des mœurs, de la vie de famille, ainsi que l'ordre

8. La bibliographie récente et moins récente sur Droysen et sur Grote a été analysée en détail au cours des conférences. Rappelons simplement que la première édition de l'« Alexandre » de Droysen date de 1833.

politique et social, étaient brisés ou relâchés par un civilisation dissolvante ; non seulement le sentiment qui attache l'homme au sol avait péri dans les vicissitudes politiques, mais encore le danger de nouvelles et plus terribles explosions s'accroissait toujours davantage avec la masse flottante des bannis politiques... Chaque jour démontrait avec plus d'évidence et de clarté que le temps des autonomies minuscules, des ligues partielles avec ou sans hégémonie était passé, qu'on avait besoin d'une organisation nouvelle, panhellénique, et constitué de telle sorte que les notions jusqu'alors confondues d'États et villes y fussent séparées et que la cité y trouvât sa place à titre de commune au sein de l'État (pp. 29, 31).

C'est dans un tel contexte que, selon l'auteur, s'insère le projet de guerre contre la Perse : « L'idée d'une lutte nationale contre la Perse n'avait jamais cessé de hanter l'imagination grecque : c'était pour les Hellènes ce que fut, des siècles durant, pour la chrétienté occidentale la lutte contre l'infidèle... Plus l'impuissance et la désorganisation intérieure de l'immense empire oriental devenait évidente, plus il semblait devoir être facile et lucratif de l'anéantir, et plus aussi l'attente, l'idée que cet événement devait et pouvait s'accomplir était devenue générale et assurée... L'une et l'autre pensée s'offrait d'elle-même : il était tout aussi naturel de considérer ces deux choses, l'unification de l'Hellade et la guerre contre les Perses, comme une même œuvre, et de ne pas attendre pour entreprendre l'une que l'autre fût achevée. Mais comment réaliser de telles pensées ? » (pp. 32-33).

La question introduit le deuxième terme du constat européen : la Macédoine de Philippe II, dont il admire la Real-Politik : « avant tout ses succès sont fondés sur l'unité, le secret, la promptitude et l'esprit de suite qui présidait à ses entreprises... » (p. 33). En face, Démosthène est certes digne d'admiration en tant qu'orateur, mais c'est beaucoup plus contestable dès lors que l'on analyse l'homme d'État. Aux yeux de Droysen, il eût été catastrophique qu'Athènes eût vaincu la Macédoine : « L'erreur de Démosthène fait honneur peut-être à son cœur, mais à coup sûr elle en fait peu à son intelligence, car il se trompait lorsqu'il croyait qu'avec cette bourgeoisie d'Athènes devenue bavarde, sans goût pour les armes et vulgaire en ses appétits, il aurait pu s'élever à une haute politique ou mener à bien une guerre longue et difficile » (p. 35). La victoire de Philippe était pleine d'espérance pour la Grèce elle-même : « La bataille de Chéronée et de la ligue corinthienne avaient créé sur le sol national des Hellènes une union qui garantissait la paix intérieure et assurait à l'extérieur une politique nationale et commune. Ce n'était pas une hégémonie [comme celles d'Athènes ou de Sparte], ... c'était une constitution fédérale, avec un Conseil et un tribunal organisé ayant juridiction sur les États alliés, lesquels conservaient leur autonomie communale, avec une paix durable, la liberté du commerce entre eux, la garantie de tous pour chacun ; constitution réglée de telle façon, en vue de la guerre décidée contre les Perses, que l'essentiel de la puissance militaire et de

la politique extérieure de chaque État se trouvait confié, en vertu du serment fédéral, au roi de Macédoine déclaré chef de la ligue » (pp. 43-46).

Les circonstances étaient d'autant plus favorables qu'en dépit des qualités que l'auteur reconnaît à Darius, l'empire perse était entré depuis longtemps dans un cycle de décadence accélérée : « L'immense empire des Perse avait atteint le moment où il avait épuisé les éléments de puissance qui avaient été la source de ses succès ; il ne semblait plus se soutenir que par la force inerte du fait accompli » (p. 48).

Droysen est conscient du caractère très succinct du corpus documentaire : « La pauvreté des traditions historiques ne nous permet malheureusement pas de pénétrer l'atelier de cette activité, ni de saisir sur le vif l'intense travail intellectuel et moral de cet adolescent qui se proposa des tâches surhumaines, et les réalisa. C'est à peine si les données que nous possédons nous permettent de reconstituer quelques fragments de son œuvre. Mais leur ampleur nous laisse entrevoir la puissance créatrice qu'il fallait pour les concevoir et les accomplir : elle nous donne la mesure du génie d'Alexandre ». La vision de l'auteur n'en est pas moins clairement exprimée : « L'action était pour Alexandre ce que la pensée était pour Aristote. Mais si le philosophe, retranché dans un silence propice à la méditation, pouvait donner à son système métaphysique toute la perfection et la rigueur qui n'appartiennent qu'aux idées, Alexandre était contraint d'agir au milieu d'un tourbillon d'événements et de réactions imprévues, qui l'obligeaient à prendre des décisions immédiates. Si son œuvre gouvernementale nous paraît à première vue une simple ébauche, contenant encore bien des imperfections, et si la façon dont elle fut élaborée semble relever de la passion, du caprice ou du hasard, n'oublions pas qu'il déterminait ses actes et poussait à créer des conditions de vie nouvelles, c'était des pensées jaillies, comme des éclairs, d'un conflit de circonstances gigantesques. N'oublions pas non plus que chacune de ses pensées fulgurantes ouvrait des horizons toujours plus vastes, suscitait des antagonismes toujours plus violents et lui imposait des tâches toujours plus ardues ».

Même si l'auteur reconnaît le caractère incomplet de l'œuvre d'Alexandre, l'exposé qu'il présente des transformations apportées par Alexandre au vieil empire achéménide, « édifice branlant, vermoulu et taré », ne laisse aucun doute sur la vision positive qui est la sienne : la conquête a permis non seulement l'expansion de la civilisation hellénique, mais aussi la « fusion » avec la civilisation asiatique pour donner naissance à une nouvelle forme de civilisation : « Enfin l'Hellade s'assouvissait à la surabondance de l'Asie, et l'Asie s'abreuvait aux délices du génie grec. Les peuples se sentaient soudain éveillés à la vie : Alexandre avait achevé l'œuvre ébauchée par Dionysos ». Ou encore : « Le rêve d'Olympias s'était réalisé : la colonne de feu qu'elle avait vu jaillir de son sein, la veille de ses noces, avait embrasé l'univers, consumant toutes les frontières et ses reflets flottaient encore comme un halo phosphorescent sur les déserts du Septentrion et dans les forêts du Gange » ! Par ailleurs et en même temps, « une vie sociale absolument nouvelle s'édifia sur la disparition progressive des pré-

jugés nationaux et sur la confrontation quotidienne des opinions et des coutumes... L'ancien empire des Achéménides n'était qu'un agrégat de peuples, ne possédant en commun que les mêmes servitudes ; tandis que l'empire hellénique jouissait d'une unité de culture, de goût et de mœurs, qui survécut à son démembrement ». Troisième point : la conquête macédonienne apporta à l'Asie une forme de « renaissance économique ».

Notons que le recours à la thèse rebattue de la « décadence achéménide » ne constitue pas l'essentiel de la démonstration⁹ : si Alexandre a gagné, ce n'est pas seulement parce que l'adversaire n'était pas à la hauteur (cf. la peinture plutôt aimable de Darius) ; c'est qu'Alexandre était un génie exceptionnel, chargé presque *nécessairement* d'accomplir la tâche historique qui lui était fixée : réunir l'Europe et l'Asie, qui se féconderont mutuellement pour donner naissance à un monde nouveau ; celui-ci va donner le coup de grâce au paganisme par un mouvement que l'auteur appelle la *théocrasie*, ou « fusion des dieux », — mouvement qui, lui-même, conduit au christianisme : « Il devint ainsi manifeste que le temps des religions nationales, c'est-à-dire des religions païennes, était passé, que l'humanité qui s'unifiait enfin avait besoin d'une religion une et universelle et qu'elle en était capable ; la théocrasie elle-même n'était autre chose qu'une tentative pour produire l'unité par la fusion des différents systèmes religieux. Seulement, l'unité ne pouvait jamais s'effectuer par cette voie. Ce fut le travail des siècles hellénistiques que de produire les éléments d'une unité plus haute et plus réelle, de développer le sentiment du fini et de l'impuissance, le besoin de la pénitence et de la consolation, l'énergie de la plus profonde humilité, la force qui élève l'homme jusqu'à la liberté en Dieu et à la qualité d'enfant de Dieu. Ce sont là des siècles où le monde et les cœurs se sentent privés de Dieu, éperdus et plongés dans la plus profonde désespérance, et où se fait entendre avec une force croissante le cri qui appelle le Rédempteur. L'anthropomorphisme de la religion hellénique s'est parachevé dans Alexandre : un homme devenu dieu ; l'empire de ce monde lui appartient, à ce dieu ; en lui l'homme s'est élevé jusqu'à la plus grande hauteur que le fini puisse atteindre, et par lui l'humanité est abaissée jusqu'à se prosterner devant l'un de ceux qui sont nés mortels ».

- 3 -

L'influence de Droysen fut énorme et durable. On la voit immédiatement à l'œuvre en France dans les manuels publiés par Victor Duruy (1811-1894), inspecteur général de l'enseignement secondaire, ministre de l'Instruction publique de 1863 à 1869, élu à l'Académie française en 1884 etc. Son *Histoire des Grecs* lui valut en 1889 le prix Reynaud. Voici comment l'œuvre d'Alexandre est présentée sous forme compacte dans son *Abrégé d'histoire grecque*, classe de

9. Thèse présentée couramment depuis Bossuet et Rollin (P. B., *Darius dans l'ombre d'Alexandre*, pp. 116-122).

5^e, prog. 1857, Paris, 1858 : « — Les vaincus gagnés par les égards du vainqueur et associés à ses plans ; — le commerce, lien des nations, développé sur une immense échelle et voyant devant lui les routes ou nouvelles ou pacifiées qu'Alexandre lui a ouvertes, les ports, les chantiers, les places de refuge ou d'étape qu'il lui a préparés ; — l'industrie vivement sollicitée par ces immenses trésors autrefois stériles, maintenant jetés dans la circulation par la main prodigue du conquérant ; — la civilisation grecque portée et enracinée sur mille points de l'empire par tant de colonies, dont une seule, Alexandrie, reçut et versa incessamment un flot inépuisable de richesses et d'idées ; — Les peuples, les idées, les religions, mêlés, confondus dans une unité grandiose, d'où une civilisation nouvelle serait sortie. Voilà ce qu'Alexandre avait préparé, et pourquoi depuis deux mille ans le monde s'arrête et s'incline devant le nom de ce jeune victorieux ».

Les expressions sont reprises presque mot pour mot dans l'*Histoire de la Grèce ancienne*, II, 1862, 349-350, et dans l'*Histoire des Grecs*, nlle éd. III, 1889, p. 315, mais avec quelques différences notables. Tout d'abord, dans le premier ouvrage, p. 302, n. 1, il cite certaines de ses sources au début du chapitre consacré à Alexandre ; il ne manque pas de se référer à l'*Alexandre* de Droysen, éd. de 1833, mais avec deux réserves notables : (a) l'ouvrage de Droysen est certes très important, mais il est trop favorable à Alexandre ; (b) Duruy décide d'« aller vite sur cette histoire », car, estime-t-il, « ce n'est déjà plus celle de la Grèce ». D'autre part, après avoir repris la phrase « Voilà ce qu'Alexandre avait préparé, et pourquoi depuis deux mille ans le monde s'arrête et s'incline devant le nom de ce jeune victorieux », il la complète ainsi : « ... en oubliant ce que, trop complaisante pour la jeunesse et le génie, elle se contente d'appeler ses fautes ». Et il poursuit en dressant un tableau fort peu favorable du monde après Alexandre et de ce qu'il aurait pu devenir, — tableau en quelques scènes, où Duruy exprime une série de doutes sur les réelles aptitudes d'Alexandre à créer un monde nouveau pacifié. Parallèlement, Duruy émet des remarques sceptiques sur les conséquences pour la Macédoine, dépeuplée et affaiblie à l'extrême, et pour Grèce proprement dite, vidée de sa substance au bénéfice des nouvelles cours asiatiques : « Tout, jusqu'aux dieux, décline. Alexandre, étendant ses droits de conquérant sur l'Olympe, a donné le second rang au temple et au dieu d'Ammon, après Olympie, mais avant Delphes... Les derniers orateurs ont disparu avec la liberté athénienne... ».

Donc, à la fois, Duruy reprend les articles déjà canoniques de l'œuvre positive d'Alexandre (en particulier dans le domaine économique et commercial), mais il infléchit très clairement son jugement, qui, globalement, devient très négatif sur la longue durée. Entre-temps un historien britannique a fait paraître son ouvrage, George Grote, dont l'influence est souligné par Duruy lui-même. Celui-ci raconte qu'exprimée sans ambages dans la première édition de l'*Histoire des Grecs* (1851), sa préférence marquée pour Athènes par rapport à Sparte l'avait fait très mal considérer par les universitaires ; en revanche, ajoute-t-il, après la publication de l'ouvrage de Grote, ses vues acquièrent une respectabilité nouvelle,

tant était grand le prestige de l'historien anglais. Grote n'est pas cité en revanche dans le développement sur Alexandre : mais l'influence a certainement fait son œuvre. C'est bien autour de l'idée que l'on se faisait d'Athènes que les historiens vont développer leur vision de ce que fut l'histoire de la Grèce après Chéronée. La vision d'Athènes est parallèle à celle que l'on a d'Alexandre : une admiration pour le rôle historique d'Athènes a en effet pour corollaire une appréciation beaucoup plus mesurée sur Alexandre.

Avant de venir à Grote, l'on a également présenté un autre historien de grand renom, B.-G. Niebuhr (1776-1831), dont l'œuvre vient démontrer que l'admiration manifestée par Droysen pour Alexandre n'était pas partagée par tous. Né à Copenhague, élève prodige ou en tout cas extrêmement doué, à la réputation bien établie dans le domaine du grec et du latin alors qu'il avait à peine vingt ans. Après avoir rempli la charge d'historiographe royal, il fut nommé professeur à l'université de Berlin. Son premier grand ouvrage, *Histoire romaine*, est publié en 1812, et traduit en anglais par un autre historien anglais fameux, dont on reparlera, Connop Thirlwall. Après avoir été ambassadeur à Rome, il revient à Bonn, où il donne des cours sur divers sujets, de l'Antiquité à la période contemporaine. Ses cours des années 1826 et 1820-30 furent publiés ; une traduction anglaise en fut publiée en 1852 sous la direction de L. Schmitz. Le premier volume, en 40 leçons, mène le lecteur des Assyriens et des Mèdes jusqu'au milieu du V^e siècle ; le vol. II, en 80 leçons, est conduit jusqu'à la mort d'Alexandre ; le vol. III va de la succession d'Alexandre jusqu'à la conquête romaine.

Niebuhr, on le voit, est plus jeune que Droysen : il meurt deux ans avant la parution de *l'Alexandre le Grand* de Droysen, et il donne ses cours à Bonn, au moment où Droysen suit les cours de Hegel à Berlin. Ses positions sont bien différentes : défenseur de la liberté individuelle et collective, il voue une détestation au système bonapartiste, son caractère oppresseur, militariste et impérialiste. En 1805, il traduit la *Première philippique* de Démosthène, et il la dédia au Tsar Alexandre I^{er} : tout en prenant ouvertement parti contre l'empire napoléonien, il marque sa position par rapport à Philippe II, dont il condamne les méthodes, même s'il reconnaît aussi ses qualités exceptionnelles ; en face il exalte Démosthène, et condamne ses opposants (Eschine, Isocrate).

La peinture que fait l'auteur des deux protagonistes, la Macédoine et la Perse, n'est pas particulièrement brillante : la Perse est dans un état de décomposition morale et politique accélérée (Leçon 70) : « Pour toutes ces raisons, nous devons considérer la guerre menée par Alexandre sous une lumière bien différente de ce qui est fait habituellement. Au début, nous ne pouvons pas nous situer à ses côtés ; par la suite, quand tout fut décidé, il n'est plus possible de sympathiser avec quelque parti que ce soit... Perses et Macédoniens étaient également bons et mauvais » (p. 381). Le jugement ultérieur sur Alexandre est balancé, à la fois positif et négatif, même si le négatif semble l'emporter : « Très peu d'hommes ont acquis une si immense célébrité, en Asie et en Europe, que n'en a acquis Alexandre ; à l'exception de Charlemagne, et, dans une moindre mesure, Constantin,

il est le seul à être jamais devenu un être poétique. Alexandre est, pour l'Orient, ce que Charlemagne est pour l'Occident ; et, proche de Rostam, il est le principal héros des contes de fées et des romans persans. Pour nous, il est un homme d'une importance exceptionnelle, dans la mesure où il a donné au monde une nouvelle image... Il fut le premier Européen victorieux de l'Orient. L'Asie a joué son rôle dans l'histoire, et était destinée à devenir l'esclave de l'Europe. Il fut aussi le héros des Grecs, même s'il était pour eux un étranger comme Napoléon l'était pour les Français, même s'il a fait remonter sa famille jusqu'aux héros mythiques de la Grèce » (p. 399)

Puis l'auteur décide de ne pas juger Alexandre en fonction des accusations portées contre lui dès l'Antiquité, au regard de la nature injuste de ses guerres, car, écrit-il, « toute l'histoire du monde tourne autour de la guerre et de la conquête » (p. 399). Il en est tout différemment du jugement que l'on peut porter sur son caractère : « Je déclare sans hésitation que je me suis forgé une opinion très défavorable du personnage : — il monte à vingt ans sur le trône, après avoir conspiré contre son père, démontrant là une cruauté analogue à celle des Médicis au XVI^e siècle, comme Cosme de Médicis et ses deux fils ; — il sacrifie non seulement sa belle-mère à Olympias, mais il est responsable de la mort innocente de la pauvre Cléopâtre, aussi bien que de plusieurs autres proches parents ; — Plutarque montre une partialité infondée vis-à-vis de lui : en fait, son ivrognerie ne peut être niée... ; d'autre part, il fit assassiner son lieutenant le plus innocent et digne de confiance, le meilleur général de son père, d'une manière vraiment orientale... Le meurtre de Cleitos fut un acte absolument horrible... Louées comme des actions généreuses, tous ses actes sont de nature théâtrale et purement ostentatoires. Il est vrai qu'il était réellement attaché à Aristote, mais même les lions et les tigres montrent une certaine gentillesse envers ceux qui les ont nourris et soignés durant leur jeunesse, jusqu'à ce que la bête de proie se réveille en eux dans toute sa férocité... Sa générosité envers les princesses perses n'a rien d'extraordinaire ; si ce n'est pas de l'ostentation, c'est quelque chose de tout à fait naturel qui arrive tous les jours ; mais, dans son cas, c'est pure ostentation. Néanmoins, on doit reconnaître qu'Alexandre est un très remarquable phénomène ; mais la louange peut s'appliquer seulement à sa grande intelligence et à ses talents. Il fut tout à la fois un homme extraordinaire, avec la vision d'un prophète, un pouvoir pour lequel Napoléon fut également distingué » (pp. 398-402).

Il revient à de nombreuses reprises sur le jugement que l'on doit porter sur le personnage. Il se défend de vouloir manier le paradoxe, dont au contraire il déclare se défier. C'est en ce sens qu'il déclare que son entreprise de conquête fut celle d'un aventurier : commence la guerre sans disposer de réserve d'argent, et alors que les réserves en hommes de la Macédoine était déjà amoindries par les guerres de Philippe ; il misa tout sur un coup de dés, comme un joueur. Si, en face, Darius avait eu les qualités suffisantes, Alexandre aurait certainement été vaincu (pp. 429-430).

Quant à l'œuvre et à l'influence d'Alexandre, le jugement est globalement négatif. Il condamne « l'orientalisation » : « En fait, les Macédoniens... furent forcés d'adopter tous les usages mauvais des Orientaux, et bientôt d'apprendre les aspects les plus condamnables du luxe oriental... Lui-même adopta la pompe la plus condamnable du despotisme oriental... » (pp. 462-463). Plus généralement, l'auteur met en doute le caractère bénéfique de la conquête. Celle-ci fut désastreuse pour la Grèce, et les pays orientaux (à l'exception de l'Égypte) n'en recueillirent eux-mêmes que peu d'avantages, tant « les colonies n'eurent souvent aucun succès durable ». Au demeurant, les contemporains ne se faisaient aucune illusion : Alexandre mourut détesté en Grèce et en Macédoine. Son entreprise conduisait nécessairement à la ruine. Son intention n'était pas d'helléniser l'Asie, mais de transformer la Grèce en Perse.

On voit ainsi que, presque parallèlement à Hegel et à Droysen, s'est exprimée une vision fort différente d'Alexandre, de ses conquêtes et de ses conséquences à moyen et à long terme. L'admiration envers l'homme de guerre et son génie est très affirmée, mais elle est accompagnée d'un jugement fort sévère sur l'entreprise elle-même et sur ses conséquences. Niebuhr exprime dans le même temps son hostilité de fond contre les grandes constructions impérialistes, également un mépris profond pour les « Asiatiques ».

- 4 -

Comme le remarquait Momigliano (qui a consacré à Grote sa leçon inaugurale à University College London), l'histoire de la Grèce ancienne fait partie du combat politique ; le débat sur le IV^e siècle s'est engagé presque un siècle avant Droysen, dès la première moitié du XVIII^e siècle en France. Très tôt, en Angleterre, face à ceux qui proposent l'élection d'une chambre des communes au suffrage universel, ceux que l'on va appeler les « libéraux », parmi lesquels on compte George Grote, d'autres auteurs d'histoire grecque défendent au contraire un régime monarchique et oligarchique. Parmi les opposants à la démocratie, on compte par exemple Edward Wortley Montagu (1713-1776), qui fait paraître en 1759 un ouvrage : *Reflections on the Rise and fall of the Ancient Republics. Adapted to the present state of Great Britain* ; traduit en français en 1793 sous le titre : *De la naissance et de la chute des anciennes républiques*. Thèse : le peuple athénien avait trop de pouvoirs, et a conduit une politique extérieure désastreuse. L'auteur juge donc que l'histoire athénienne offre nombre d'enseignements pour son temps : « Averti par sa destinée, nous pouvons apprendre que la méthode la plus efficace que peut adopter un mauvais ministre pour domestiquer l'esprit d'un peuple brave et libre et de le transformer en esclavage, est de promouvoir le luxe et d'encourager et de diffuser un goût pour les divertissements publics » (ce qu'il appelle le *mob government* ou « gouvernement de la populace »). Un autre auteur est Stanyan, fortement influencé par le style moralisateur de Rollin, qui écrit une histoire de la Grèce jusqu'à la mort de Philippe de

Macédoine (1707, 1731, nlle éd. 1771 ; traduit par Diderot en 1743, *Histoire de Grèce*, 3 vol. Paris) : il insiste sur le rôle désastreux des factions internes à la cité ; il juge lui aussi que les institutions britanniques sont de loin les meilleures, et pas si éloignées de la perfection. Le style en fut repris par deux autres historiens du monde grec ancien, William Mitford (1744-1827) et John Gillies (1747-1836), qui produisent les deux premières « histoires grecques » qui se veulent exhaustives ; l'une et l'autre incluent l'expédition d'Alexandre. L'un et l'autre sont très hostiles à la démocratie athénienne du IV^e siècle, et voient dans la révolution française ce qui se peut se faire de pire, quand la populace n'a plus aucune éducation¹⁰. L'un et l'autre font de Philippe un prince éclairé, tel qu'on le concevait aisément alors. Gillies (qui a voyagé plusieurs fois à la cour de Prusse) a d'ailleurs publié dès 1789 un mémoire intitulé : *Vue sur le règne de Frédéric II avec un parallèle entre ce prince et Philippe II de Macédoine*.

Parmi les historiens de ce temps qui eurent un grand retentissement, il faut compter l'évêque Thirlwall, dont l'œuvre est publiée entre 1835 et 1847¹¹. Il dénonce la vision partielle et partisane que l'on a faite de l'histoire grecque en vue d'objectifs étroitement contemporains : certes l'auteur dénonce lui aussi l'évolution de la démocratie athénienne, mais il lui reconnaît bien des mérites également. Quant à Alexandre, Thirlwall (qui a lu Droysen de manière critique) jugeait que son influence sur les vaincus fut globalement favorable¹².

Néanmoins, l'historien qui tint la place la plus décisive dans les premières décennies du XIX^e siècle fut Gorge Grote, à la fois ami de Thirlwall et lié à Niebuhr (il fit paraître dans la *Westminster Review* de 1843 un compte-rendu très élogieux de l'*Histoire romaine* de Niebuhr), et opposant aux thèses de Droysen. Né en 1794, il meurt en 1871 ; il succéda à son père dans la banque. Marqué par l'influence de J. Bentham et de Mill, fortement impliqué dans la politique de son temps, il s'intéresse de près à l'histoire grecque, singulièrement à Athènes vue comme un modèle à méditer. Il fait paraître en 1826 un « review-article » sur l'ouvrage de Mitford (écrit entre 1815 et 1822), « Notes on Grecian History », dans la *Westminster Review* 5, 1826, pp. 269-331 : à travers cet ouvrage, il dénonce le niveau très bas de l'histoire ancienne, confinée à étudier la langue et la métrique, au lieu, écrit-il, « de dévoiler le mécanisme de la société, et de mettre au jour les nombreuses illustrations que le phénomène grec offre

10. Cf. la dédicace de Gillies au roi d'Angleterre dans son *History of Ancient Greece...*, I, 1790 : « The History of Greece exposes the dangerous turbulence of democracy, and arraigns the despotism of Tyrants. By describing the incurable evils inherent in every form of Republican policy, it evinces the inestimable benefits resulting to Liberty itself, from the lawful dominion of hereditary Kings, and the steady operation of well-regulated Monarchy. With singular propriety, therefore, the present work may be respectfully offered to your MAJESTY, as Sovereign of the freest nation upon earth... ».

11. Biographie par son descendant homonyme, John Connop Thirlwall, *Connop Thirlwall, historian and theologian*, Londres, 1936 ; en dernier lieu, K.N. Demetriou, « Bishop Connop Thirlwall : historian of Ancient Greece », *QdS* 56, 2002, pp. 49-90 ; également *Id.*, « Historians on Macedonian Imperialism and Alexander the Great », *JMGS* 19, 2001, pp. 23-60). La figure et l'œuvre de Thirlwall seront réexaminées au cours des conférences 2003-2004.

12. Voir Thirlwall, *History of Greece*, VII, 1840, pp. 109-115.

des principes de la nature humaine ». Il écrit son *Histoire grecque* entre 1845 et 1856. Ce fut un immense succès (cf. par exemple le compte-rendu très élogieux des deux premiers volumes par Prosper Mérimée dans la *Revue des Deux Mondes* 18, 1847, 52-69 : « De l'histoire ancienne de la Grèce »).

Admirateur de Démosthène et accusateur de Philippe II, Grote considère la période dite hellénistique comme un appendice fort peu intéressant de l'histoire perse proprement dite : « Après la génération d'Alexandre, l'action politique de la Grèce se resserre et s'avilit, n'ayant plus d'intérêt pour le lecteur, ni d'influence sur les destinées du monde à venir... ». Cet effacement de la Grèce date d'Alexandre : « La liberté de l'Hellade, vie et âme de cette histoire depuis son début, disparut complètement pendant les premières années du règne d'Alexandre... ». En effet, « les conquêtes asiatiques d'Alexandre n'appartiennent pas directement et littéralement à la province d'un historien de la Grèce. Elles furent menées à bien par des armées dont le général, les principaux officiers et la plus grande partie des soldats étaient macédoniens. Les Grecs qui servaient sous ses ordres étaient seulement des auxiliaires, au même titre que les Thraces et les Péoniens... Ils n'avaient aucun intérêt collectif dans la victoire de l'envahisseur, — victoire qui pouvait avoir pour conséquence ultime d'augmenter encore leur sujétion. »

Quant aux victoires remportées par Alexandre, elles s'expliquent certainement par la valeur du général et par les aptitudes de l'instrument légué par Philippe, mais elle s'explique aussi par la faiblesse de l'adversaire perse, dont l'histoire, depuis Xerxès, est marquée par une irrémédiable décadence. Désigné par Grote comme « un prince né sous une mauvaise étoile », Darius est jugé avec une extrême sévérité.

Alexandre lui-même est souvent dénoncé, particulièrement dans ses attitudes et ses décisions postérieures à la disparition de Darius (330). Grote juge sans aucune indulgence l'exécution de Philotas, à propos de laquelle il exprime sa vision d'un Alexandre plus proche de la barbarie que de la civilisation grecque : « Parmi les nombreux faits tragiques racontés tout au long de l'Histoire, il n'y en a aucun qui soit plus révoltant que le destin de ces deux généraux. D'une violence extrême dans toutes ses impulsions, Alexandre démontra en l'occasion une rancœur personnelle digne de sa féroce mère Olympias, exaspéré plus qu'adouci par l'ampleur des services passés. Nous pouvons sentir là à quel point l'on a quitté la région des sentiments civiques grecs dans ce qu'il y a de plus sauvage chez le guerrier illyrien, partiellement orientalisé » (p. 22). Les mariages de Suse prouvent, aux yeux de ses soldats eux-mêmes, « sa préférence pour un caractère asiatique et la répudiation de son propre pays ». Qui plus est, « ses conquêtes signifèrent l'extinction de l'hellénisme authentique, même si elles diffusèrent un vernis extérieur, spécialement la langue grecque, sur la plus grande partie du monde oriental. Les vrais intérêts grecs se situent beaucoup plus du côté de Darius que du côté d'Alexandre » (XI, 413). Et Grote de citer Droysen parmi ceux qui ont fait d'Alexandre un « fils de l'Hellade, imbu des préceptes

d'Aristote, et voué à la diffusion de la culture grecque pour le bien de l'humanité... Au lieu d'helléniser l'Asie, il tendait à asiatiquer la Grèce ». On retrouve là une idée et une formule qui avaient déjà été exprimées par Niebuhr, et qui furent ultérieurement reprises (dans un tout autre contexte) par Gobineau.

Enfin, plusieurs cours ont été consacrés à analyser la réception de l'œuvre de Grote, en comparaison avec celles de Thirlwall, de Niebuhr et de Droysen. On a accordé une attention particulière à un long compte-rendu du volume consacré par Grote à Alexandre, publié par l'historien anglais E.A. Freeman en 1873¹³, qui se termine par un vibrant plaidoyer en faveur de la position « équilibrée » de Thirlwall, ainsi désigné : « Il ne cède le pas à personne dans l'étendue de ses recherches et, s'il peut céder à certains de ses rivaux dans l'éclat de la découverte originale, il les surpasse tous par son calme et sa faculté de jugement, sans lesquels la recherche et l'éclat ne sont rien. Nous respecterons toujours le jugement de ce grand historien ». Le long texte de Freeman rend compte très précisément des fondements des débats qui opposèrent les historiens de ce temps autour des conséquences des conquêtes d'Alexandre. Le débat est toujours en cours, et bien des articles et études d'aujourd'hui reprennent inlassablement, sans les citer (voire parfois très probablement sans les connaître), les arguments qu'échangeaient les historiens anglais et allemands dans les années 1840-1870.

L'on a par ailleurs évoqué les débuts de l'historiographie d'Alexandre en France, point sur lequel on reviendra plus complètement l'année prochaine.

P. B.

Séminaires

Les séminaires ont été tenus dans diverses institutions françaises et étrangères : trois à la Maison de l'Orient méditerranéen (Lyon), deux à l'Institut oriental de Naples, un à la Scuola Normale de Pise, et deux à l'Université de Pise.

Conférences du Professeur Shaul Shaked (Jérusalem)

À l'invitation de P.B., Shaul Shaked, Professeur émérite de l'Université de Jérusalem, est venu faire deux conférences sur le sujet : « *Nouveaux documents araméens sur peau datés de l'époque achéménide et du règne d'Alexandre* ». Avec son collègue Joseph Naveh, S. Shaked a en effet été chargé de la publication de plusieurs dizaines de documents (essentiellement des parchemins) apparus sur le marché il y a quelques années, et provenant sans aucun doute de l'ancienne Bactriane (actuel Afghanistan). Datés entre Artaxerxès III et Alexandre (le Grand), plusieurs d'entre eux sont des lettres écrites en araméen dit « d'empire », fort comparables aux lettres sur peau échangées entre le satrape Arshama et ses

13. « Alexander the Great. [History of Greece, vol. XII, G. Grote] », dans : *Historical Essays*, Sec. Series, London, pp. 161-206. Ce point particulier fera l'objet d'une publication spécifique.

subordonnés en Égypte. Le Professeur Shaked a donné une analyse d'ensemble du lot, et il a commenté en détail plusieurs documents particulièrement riches tant sur l'anthroponymie, la toponymie et la terminologie administrative iraniennes que sur l'organisation de la satrapie et sur les différents échelons hiérarchiques. Il a été convenu que les cours donnés à cette occasion par le Professeur Shaked seraient publiés dans la Collection « Persika » (de Boccard, Paris). Notons enfin que le conférencier a depuis lors donné un article important sur une catégorie tout à fait spécifique de ces documents, ce sont des reçus datés de Darius III : J. Naveh-S. Shaked, « A “Knot” and a “Break” : terms for a receipt in Antiquity », *Israel Exploration Journal* 53, 2003, pp. 111-118.

Publications et activités du professeur

Livres et articles

Darius dans l'ombre d'Alexandre, Paris, Fayard, 2003.

Alexandre le Grand (Que-sais-je 622), traduction en japonais, Éditions Hakushi-Sha, Tokyo, 2003.

« Guerre et succession dynastique chez les Achéménides : entre “coutume perse” et violence armée », in : A. Chianotis-P. Ducrey (edd.), *Army and Power in the Ancient World*, F. Steiner Vlg, Stuttgart, 2002, pp. 39-49.

« Perses et Iraniens après la chute de l'empire achéménide : histoire et historiographie », *Annuaire du Collège de France* 102, 2002, pp. 763-776.

« Histoire et archéologie d'un texte. La *Lettre de Darius à Gadatas* entre Perses, Grecs et Romains », in : M. Giorgieri, M. Salvini, M.-C. Trémouille, P. Vanicelli (eds.), *Licia e Lidia prima dell'ellenizzazione (Roma, 11-12 ottobre 1999)*, Roma, CNR, 2003, pp. 107-144.

Colloques et Tables Rondes

20 octobre 2002 : participation à un débat autour du dossier (préparé sous la direction de P. B.), *Politique et contrôle de l'eau dans le Moyen-Orient ancien* (paru dans les *Annales HSS*, mai-juin 2002) : II^e Salon de l'Histoire, Paris, Hôtel de Rohan.

16 décembre 2002 : « Introductory remarks » (avec A. Kuhrt) à la Table Ronde : *Achaemenid Memphis*, Department of History, University College, Londres.

17 décembre 2002 : Présentation (avec José Paumard) du *Musée achéménide virtuel et interactif* au British Museum, Department of Ancient Near East, Londres.

Conférences

19 octobre 2002 : Académie des orientalistes belges, Liège : *Religion et politique dans l'empire achéménide*.

12 avril 2003 : Journée d'études de la Société suisse pour l'étude du Proche-Orient ancien (Bâle) : « Mèdes et Achéménides. Antécédents, héritages et particularités », conférence sur *La politique des Achéménides à l'égard des sanctuaires locaux*.

Interventions dans les médias

Interview sur France-Culture, 4 août 2002.

Interview sur le thème « L'empire achéménide et Alexandre le Grand », par la chaîne de télévision NHK (Tokyo), dans le cadre d'une série « L'Odyssée de la civilisation », 2 octobre 2002.

Interview dans l'*Express*, 13 février 2003.

Interview sur France-Culture, 14 février 2003, émission « Les matins de France-Culture ».

Participation à l'émission « Tout arrive » sur France-Culture, 24 mars 2003.

Activités de la chaire

Dans la continuité du programme défini antérieurement, et avec l'aide de Marie-Françoise Clergeau (sous-directrice de laboratoire ; voir son rapport ci-dessous) et de Valérie Janicot (assistante rattachée à la chaire), la mise au point du site-web www.musee-achemenide.org s'est poursuivie activement. On rappellera que l'objectif d'un tel site est de rassembler « virtuellement » des milliers d'objets et d'images achéménides aujourd'hui dispersés dans des dizaines de musées dans le monde, de les intégrer dans une base de données consultable en ligne, et de les mettre à disposition des chercheurs et du grand public. En collaboration avec José Paumard (maître de conférences à Paris-XIII), le projet a été présenté devant le département du Proche-Orient du British Museum, et il a été accueilli très favorablement. Le projet a ensuite été présenté devant trois autres départements du même musée (Égypte ; Monnaies ; Grèce et Rome), et, grâce à la volonté de collaboration manifestée par la direction du B. M., des accords ont été conclus avec chacun des départements : ils fourniront au « musée achéménide virtuel et interactif » des documents photographiques, et ils transféreront leurs données dans notre propre base de données, grâce à un protocole mis au point par José Paumard. D'ores et déjà plusieurs centaines de scans de monnaies et les données correspondantes ont été intégrés au musée virtuel. Dans le même temps, des campagnes photographiques ont été menées au Département des Antiquités Orientales du Musée du Louvre, et au Cabinet des médailles (BNF). Plusieurs auteurs et éditeurs ont également accepté de mettre à notre disposition leurs fonds photographiques et les données qui s'y rattachent. Le site devrait être ouvert dans le cours du premier semestre 2004.

La Collection « Persika » poursuit sa route, grâce à Valérie Janicot, qui a mis en page le volume d'O. Casabonne, *La Cilicie à l'époque achéménide* (Persika 3).

Le livre devrait être publié en octobre ou novembre 2003. Ce volume et les suivants seront désormais publiés et diffusés par les Éditions de Boccard ; grâce à un accord trouvé avec le précédent éditeur (Éditions Thotm), la collection continuera d'être offerte avec la même maquette et la même couverture. Les volumes à venir prendront donc la suite harmonieuse des deux premiers numéros.

Rapport de M^{lle} Marie-Françoise Clergeau, sous-directrice de laboratoire au Collège de France

La poursuite des travaux d'élaboration du Musée Achéménide Virtuel et Interactif (MAVI) a constitué l'essentiel de notre collaboration au sein de la chaire, en étroite relation avec M^{me} Valérie Janicot pour la constitution des données et avec MM. José Paumard et Philippe Bertin pour le montage informatique, sous la direction du Professeur Pierre Briant.

La préparation des images pour le Musée Achéménide Virtuel et Interactif

Pour la constitution des données, nous avons guidé la campagne photographique de sceaux achéménides réalisée par M. Cyril Frésillon à la Bibliothèque Nationale, avec l'aide de M^{me} Mathilde Avisseau-Broustet, conservateur au département des monnaies, médailles et antiques. La principale difficulté tenait à la courbure des objets, encore plus qu'à leur brillance. Il faut souvent deux éclairages pour mettre en évidence toutes les formes d'un motif. On regrette, dans ce cas tout particulièrement, que la numérisation en trois dimensions des coordonnées spatiales et de la couleur soit encore financièrement inabordable (voir *infra*) car seul ce moyen permet de simuler, à la consultation, des éclairages sous n'importe quelle direction pour observer les reliefs dans différentes positions.

Nous avons apporté notre concours à la mise au point de plusieurs autres corpora d'images pour la base du MAVI : un ensemble de 28 monnaies appartenant au corpus publié par Ya'akov Meshorer et Shraga Qedar en 1999 (*Samaritan coinage*, The Israel Numismatic Society, vol. IX), le corpus des 20 bulles du Louvre ainsi que 63 planches du livre de Sir Robert Ker Porter (*Travels in Georgia, Persia, Armenia, Ancient Babylonia, &c. &c. during the years 1817, 1818, 1819 and 1820*, Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme and Brown, 1821 vol. I et 1822 vol. II) ainsi que le papyrus dit de la *Chronique démotique de Paris*. Nous avons également guidé les travaux de M^{me} Valérie Janicot dans sa campagne de numérisation des empreintes de sceaux du British Museum provenant d'Ur et publiées par M^{me} Dominique Collon en 1996 (« A Hoard of Sealings from Ur », *BCH*, Suppl. 29, pp. 65-84) ainsi que pour rendre exploitables en ligne 8 planches de monnaies du trésor de Pixodaras publié par R.H.J. Ashton, N. Hardwick, P. Kinns, K. Konuk, A.R. Meadows (« the Pixodarus Hoard », *Coins Hoard* 9.421, pp. 159-243, planches 34-41) et 28 planches de monnaies du trésor d'Hecatomnos publié par R.H.J. Ashton, P. Kinns, K. Konuk, A.R. Meadows (« the Hecatomnus Hoard », *Coins Hoard* 5.17, 8.96, 9.387, pp. 95-

136, planches 6-33) ainsi que les sceaux de l'University of Pennsylvania Museum à Philadelphie, publiés par L. Legrain en 1925 (*The culture of the babylonians from their seals in the collection of the British Museum*, University of Pennsylvania, PBs 14 et 14 bis, Philadelphia). Nous avons également participé à plusieurs réunions d'expertise en vue de l'exploitation en ligne des illustrations du *Voyage en Perse pendant les années 1840 et 1841* de P. Coste et E. Flandin (Paris, 1851).

Pour l'instant, mais pour peu de temps, le passage par un document de transfert photographique reste encore en général le moyen le plus précis pour obtenir des images capables de rivaliser avec l'observation directe pour les petits objets. La diapositive suffit pour les objets de petite taille comme les sceaux, leurs empreintes ou moulages, ou encore les monnaies. Numérisées dans les locaux de M. Jean-Jacques Guilbard au Collège avec un scanner professionnel exploitant toute l'information prise par la pellicule (à 2 365 points par pouce et avec trois passages pour les trois canaux de couleur) les diapositives véhiculent mieux les détails qu'une photographie numérique prise avec un appareil offrant les mêmes facilités d'utilisation et apparemment la même résolution. En effet, exceptés les instruments de laboratoire, les appareils numériques courants distribuent les points de cette résolution sur les trois canaux de couleurs au lieu de les répéter trois fois. Il en résulte une perte dans la qualité des couleurs comme dans le piqué des détails. C'est ce qui ressort de nos observations lors de la préparation des images qui proviennent de sources très hétérogènes aussi bien sur le plan matériel et technique que sur le plan géographique.

D'autre part, l'arrivée massive d'images à partir de publications, véritable manne pour les chercheurs, à distribuer *via* le musée virtuel, n'est pas sans poser quelques problèmes techniques, dus principalement aux habitudes éditoriales. Ce ne sont pas les fichiers prêts à imprimer qui conviennent le mieux pour la mise en ligne : les images ont été « dégraissées » et ne présentent plus ni la densité nécessaire à la vision sur écran, ni une définition suffisante. En effet, les objets de petite taille sont en général publiés à l'échelle ; imprimés à 300 points par pouce pour des objets de l'ordre d'un pouce, les fichiers image préparés pour la publication sur papier n'offrent que 300 à 500 points là où une diapositive numérisée aurait permis d'avoir de 2 500 à 3 000 points, donc des détails plus fins. Les fichiers pour l'imprimé à l'échelle 1 permettent une vision plein écran mais sans aller au-delà (on voit la trame si on les agrandit) alors qu'un fichier provenant d'une diapositive donne la possibilité de voir des détails comme à la loupe dans une image qui pourrait occuper environ 16 écrans. Il convient donc de remonter la chaîne de traitement qui a conduit au fichier imprimable et de revenir au fichier dit « brut de scan » qui, dans le meilleur des cas, permettra de retrouver les conditions — citées plus haut — de la diapositive numérisée à plus de 2 000 points par pouce. Mais parfois, nous arrivent des images d'un stade intermédiaire de la chaîne, comme les tirages photographiques sur papier, une coutume fréquente de constitution des bases d'images consistant à numériser en

haute résolution un tirage sur papier. Les scanners à plat de simple bureautique offrent maintenant en standard des résolutions de 600, 800 et 1 200 points par pouce et leur manipulation ne requiert aucun savoir faire ; on obtient facilement des fichiers image qui autorisent le zoom à l'écran mais, bien que le nombre de points soit suffisant, le détail grossi manque de piqué car il provient d'une image « écrasée » par le tirage sur papier et non du négatif (ou positif) sur film.

Ces vicissitudes nous permettent d'apprécier deux initiatives dans le secteur de la numérisation en ce qui concerne ces petits objets archéologiques : la mise au point pour le British Museum d'un scanner dédié aux monnaies qui allie la facilité d'utilisation et la finesse de résolution et, d'autre part, le développement du scanner 3D couleur (ou valeurs de gris) dédié aux tablettes d'écriture cunéiforme, dans le projet *Digital Hammurabi*, qui ne vise pas, pour l'instant, la production de la période achéménide mais semblerait parfaitement convenir pour les bulles et les monnaies, aussi bien que pour les tablettes (voir *infra*).

La base de données du MAVI

Actuellement, la base de données est mise au point sous Oracle par M. José Paumard et sa structure régulièrement commentée par l'équipe de la Chaire. Nous avons déjà testé le fonctionnement en ligne de la partie de la base qui concerne les fichiers image. Elle permet le contrôle des images par tuiles Jpeg aux différents niveaux de la pyramide d'enregistrement. Ces niveaux (sections horizontales de la pyramide) représentent des étapes de réduction à partir du fichier en pleine résolution (en général de 5 à 7 niveaux) qui vont permettre le calcul, à la volée, des détails demandés par les utilisateurs. L'indexation, en partie automatique (pour les données techniques), prévoit différents profils d'indexeurs. Il est possible de réaliser des indexations multiples (par lots définis par l'indexeur), fonction indispensable dans une grande banque formée essentiellement de collections (de musées, d'institutions ou privées). Certaines données techniques liées aux images resteront d'un usage interne. Il est prévu, par exemple, de limiter le niveau de zoom à l'affichage, sans changer la taille du fichier image enregistré, de sorte que l'on arrête le zoom au niveau d'observation pertinent, fonction tout particulièrement utile pour les dessins de relevé ou de reconstitution, parfois numérisés en très haute résolution, et dont le détail en pleine résolution à l'écran perd sa signification par rapport à l'iconographie, le but n'étant pas de montrer le style du dessinateur (comme ce serait le cas pour des dessins d'art) mais de clarifier la compréhension de l'iconographie. Il est également utile de limiter le zoom avant que n'apparaissent des artéfacts de support ou de transfert qui nuisent à la compréhension de la forme, sans pour autant perdre du détail.

Resteront liées aux fichiers image les informations de copyright, de crédits photographiques, le numéro d'enregistrement unique auprès de l'autorité reconnue sur le plan international dans le projet. Comme pour le reste des données

de la base, certains champs peuvent être rédigés en plusieurs langues (les commentaires indiquant la complétude de l'image par rapport à l'objet ou sa position sur l'objet, introduits dès ce niveau, sont déjà bilingues). On trouve également ici les données techniques (nombre de points aux différents niveaux, localisation du fichier etc.) et documentaires (localisation des documents de transfert, leur référence etc.).

Dessins de relevé

Nous avons eu l'honneur et le grand plaisir de collaborer à l'illustration du livre de Pierre Briant, *Darius dans l'ombre d'Alexandre* (Fayard, 2003) par le relevé iconographique d'une poutre peinte du Musée de la Préhistoire à Munich (fig. 40). Cette poutre représente une scène de guerre à l'époque achéménide. Encore plus que pour les dessins de monnaies et de sceaux sur le thème du laboureur, que nous avons exécutés peu avant (Von Aulock SNG 5914, monnaie du British Museum de Londres, monnaie Lanz, sceau du musée d'Art et d'Histoire de Genève), ce relevé graphique nous plaçait devant le même dilemme que pour la transcription d'un manuscrit : il fallait éviter de superposer les connaissances acquises aux formes indistinctes d'une peinture pratiquement effacée, tout en donnant une signification à certaines traces en les choisissant comme forme iconographique parmi toutes les formes et accidents de la matière ainsi que les usures du temps.

N'ayant qu'un document de transfert comme base de travail (une diapositive), nous avons dû recourir au traitement d'image et exploiter la grande souplesse du réglage manuel du scanner haute définition de notre laboratoire pour faire ressortir des différences de couleurs invisibles à l'œil nu. Là où les appareils les plus récents déclenchent des automatismes visant à éviter les saturations et les déséquilibres de couleurs, nous avons au contraire, avec cet appareil qui date de 1993, forcé consciemment certains déséquilibres, grâce à la décomposition du balayage canal par canal (rouge, vert puis bleu) et au choix du temps d'intégration dans chaque canal de couleur. La priorité de la numérisation dans le rouge nous permettait de contrôler en particulier le niveau des contrastes dans le canal le plus significatif de cette iconographie. Ces premiers traitements se faisant en amont de la saisie, nous avons pu obtenir des formes qui étaient absolument invisibles sur les tests de numérisation faits par des professionnels sur des scanners récents de haut niveau, plus automatisés. Nous avons eu confirmation, par ailleurs, lors du colloque organisé par le CID (voir *infra*) que les barrettes CCD plus récentes perdent en qualité de couleur ce qu'elles gagnent en finesse de résolution.

Une fois acquise cette information différentielle des nuances, il devenait possible de l'exalter par des traitements en aval de la numérisation, ce que nous avons réalisé sous le logiciel Photoshop pour la pratique duquel nous avons suivi un stage de formation au cours de cette année. Ce n'est qu'à l'issue de ces

opérations que nous avons pu mettre en évidence l'ennemi couché au sol devant les pieds du Grand roi, signalé dans l'article de Peter Calmeyer (« Zwei mit historischen Szenen bemalte Balken der Achaimenidenzeit », *Münchner Jahrbuch der Bildenden Kunst*, 1992) et que nous n'avions pu repérer jusqu'alors. Cette expérience a fait l'objet d'une démonstration au Colloque 2003 du CID. Il va de soi qu'une observation directe de ces poutres s'impose, mais on sait combien il est nécessaire de faire, avant leur examen direct, le bilan des problèmes soulevés par l'iconographie d'objets que leur rareté et leur fragilité ne rendent disponibles aux chercheurs que quelques heures bien trop courtes.

Les musées et le Web

Au nom du programme « musée-achéménide.org », nous avons eu l'opportunité de suivre les travaux de la conférence annuelle *Museums and the Web 2003* du 20 au 22 mars à Charlotte, en Caroline du Nord. Organisée par *Archives & Museum Informatics* (Toronto, Ontario), cette conférence présentait un grand nombre de développements informatiques récents destinés à la diffusion du patrimoine des musées sur Internet, grâce à un programme très dense d'exposés, tables rondes, démonstrations et expositions, mené avec énergie par David Bearman et Jennifer Trant.

À la séance plénière d'ouverture, l'informatique était bien présentée comme un moyen et non une fin. Pour autant, force est de constater que les concepteurs des sites de musées ou de collections sont bien souvent tentés de jouer avec cet instrument et de privilégier la dernière animation à la mode, de sacrifier au goût du jour ou de donner dans la surenchère technique au détriment de l'utilité fondamentale du projet. Nous avons vu, certes, des exercices technologiques très réussis, souvent habillés d'un *design* aussi agréable qu'ingénieux, mais plus justifiés par la recherche d'un style, la volonté d'obéir aux règles de l'art de tout bon produit multimédia du moment, que par la nécessité de diffuser largement un patrimoine devenu prétexte à de savants amusements. Trop souvent, le contenu lui-même pêche par la parcimonie des éléments rassemblés et par la qualité de leur représentation.

Aussi convient-il de souligner quelques réalisations d'une grande efficacité sur le plan scientifique comme le projet *AMICO Library* (*Art Museum Image Consortium*) à but non lucratif mais malheureusement accessible uniquement par souscription annuelle. Le procédé de visualisation qu'il utilise en ligne est déjà largement utilisé dans l'imagerie hors ligne : il s'agit du tuilage de grandes images Jpeg (voir *supra*) qui permet d'obtenir des détails très fins et personnalisés sans artifice d'interpolation. La gageure consistait à le transposer sur Internet, ce qui est plus rare (comme M. José Paumard l'a fait dans le logiciel CIGALIS pour MAVI, ou encore comme Netimage le développe dans le module PANDIT). Nous avons donc apprécié le logiciel de visualisation utilisé par AMICO, développé par Luna Imaging et présenté dans l'examen de détails sur des cartes anciennes de la *David Rumsey Map Collection* (www.lunaimaging.com).

L'informatique permet également de manipuler des objets en volume sans les toucher au musée. Là aussi, il s'agit d'une rareté, dès lors que l'on ne se contente pas d'un simple placage d'image 2D sur un volume en maillage 3D. Le projet *Digital Hammurabi*, présenté par Dean A. Snyder et Lee Watkins pour l'Université Johns Hopkins de Baltimore (www.jhu.edu/digitalhammurabi) et soutenu financièrement sur trois ans par la *US National Science Foundation*, permettra, entre autre, de lire les tablettes de textes cunéiformes de Sumer et d'Akkad en les faisant tourner sur l'interface d'Internet, avec une définition calculée pour permettre leur étude au niveau scientifique. Le projet souhaite réaliser un scanner 3D susceptible de numériser une tablette en moins d'une minute et à la résolution nécessaire en se fondant sur une technologie mise au point au National Research Council of Canada, qui utilise un système laser tricolore et fournit pour un point ses coordonnées spatiales (x, y et z) en même temps que ses mesures colorimétriques dans les 3 canaux (rouge, vert et bleu). L'objet virtuel obtenu avec un tel système peut non seulement être manipulé dans tous les sens mais encore être scruté sous un éclairage virtuel, lui-même manipulable dans toutes les directions. On voit tous les bénéfices qu'une telle technologie apporterait à l'ensemble des objets de musée qu'il est important de voir sous différents angles ou différents éclairages, et en particulier les sceaux cylindre, les bulles et autres petits objets de la civilisation achéménide. Mais un outil aussi révolutionnaire que ce scanner 3D à laser tricolore — révolution que nous avons déjà appréciée au CNRC d'Ottawa lors de notre visite en 1994 — reste encore du domaine de la recherche et des prototypes. Il eût fallu une adhésion des musées au niveau international pour en faire baisser le coût et en permettre le développement normal. Là encore, à une large diffusion des objets dans le respect des besoins multiformes et imprévisibles des visiteurs internautes, on préfère bien souvent faire des produits électroniques bien circonscrits qui, du disque, ont émigré sur la Toile sans grand changement.

Qui s'est un jour lancé dans la constitution d'une grande banque informatique d'objets, interrogeable (sans perte de réponses !) et illustrée, comprendra aisément ces préférences pour des projets à court terme, plus faciles et plus rapides à réaliser. D'autre part, dans les salons et congrès, la qualité des bases d'images n'est pas mise en valeur : chacun regarde, pressé par le temps et voulant voir toutes les réalisations, les grands effets soulignés par les présentateurs qui attirent ainsi le « touriste » informatique. De retour à Paris, nous avons pris le temps de tester les fonctions de thesaurus des banques d'images. Que reste-t-il des grands projets des années 80, de thesauri comme le fameux *Iconclass* qui demande plusieurs mois de formation pour l'indexeur... et si possible pour l'utilisateur ? À ce mastodonte qui se veut encyclopédique, sont préférés soit des systèmes de réseaux sémantiques, soit des systèmes étudiés par domaines d'objets comme l'AAT (Art and Architecture Thesaurus développé sous l'égide du Getty), soit des systèmes plus légers comme, pour l'iconographie, le thesaurus *Garnier*, habilement mis en œuvre par les bases des musées français qui brillaient par leur

absence, comme tout bon vétéran dans un salon de nouveautés. Les versions multilingues sont assez rares pour que l'on souligne le sérieux et l'efficacité de la *Multilingual database for the Fine Arts Museums of Belgium* de Bruxelles, où les informations sont traitées en trois langues (Allemand, Anglais, Français) ou deux langues (Allemand, Français). Enfin, la conception de réseaux sémantiques à plusieurs dimensions propose une intéressante promenade, très ouverte et pleine d'imprévu, à travers la terminologie, avec quelque danger quant à son efficacité lors d'une recherche scientifique. Elle constitue néanmoins une approche utile lorsque l'internaute souhaite butiner à travers objets et idées lors d'une visite virtuelle de type « culturel ». Le thésaurus développé sur ce principe par *plumbdesign* (www.plumbdesign.com) est mis en œuvre dans plusieurs projets et en particulier à la Smithsonian Institution pour une exposition en ligne d'objets.

La tendance est à la construction de musées virtuels riches en fonctions mais ce sont, bien souvent, des musées presque vides où l'on joue avec trois fois rien. Remplir ces musées virtuels n'a rien de spectaculaire puisque seules surnagent à l'écran les interfaces que l'on commente à loisir dans les colloques, sans se soucier du contenu et de la qualité de l'investigation. Le contenu est pourtant, avec la structure de la base de données qui le gère et en permet le « retri », la condition *sine qua non* du travail des chercheurs. Dans le projet MAVI, il est nécessaire de travailler sur un contenu international dont le nombre est singulièrement augmenté par le caractère multiple des monnaies et des empreintes de sceaux en particulier. Les recherches d'automatisme, réalisées par M. José Paumard, visent d'abord à assurer l'acquisition de données de nature et de provenance hétérogènes (images ou données documentaires) et leur exploitation au sein d'une base structurée. Le développement d'outils de recherche de formes automatiques viendra dans un deuxième temps, de façon à assurer d'abord un travail efficace de la communauté des spécialistes avec les outils de recherche textuels, actuellement plus avancés. Cette première étape servira les travaux, dans un deuxième temps, sur les outils de recherches formelles puisqu'elle permettra le contrôle de leur validité et l'appréciation de leur apport spécifique.

Un musée virtuel pour les spécialistes : les leçons de l'histoire

Il n'est que de faire quelques tests d'interrogations sur les sites des musées qui proposent une recherche (standard ou « experte ») pour ne pas trouver ce que l'on sait s'y trouver ! Cette constatation nous a conduite à mener une recherche rétrospective pour comprendre les avancées et les erreurs dont l'expérience pouvait nous aider dans le projet MAVI.

Une incursion dans le domaine historique, à la naissance des musées, « Temple des Muses » au *Museion* d'Athènes ou partie d'un ensemble culturel plus vaste à Alexandrie, collection publique d'objets d'arts comme la *Pinacothèque* à Athènes ou encore exposition permanente d'objets d'art dans les monuments

publics romains, trésors des abbayes médiévales, collections princières ou royales, ancêtres des collections publiques actuelles, cabinets de curiosités et *studioli*, montre bien, avant la naissance du musée dans son acception actuelle, ouvert au public sur l'idée de La Font de Saint-Yenne en 1746, la multiplicité de son contenu tout autant que de son accessibilité. Que le musée de notre temps, ouvert à tous, ne nous conduise pas dans l'ornière d'une simple transposition de son actuel fonctionnement. La leçon du passé doit demeurer présente. Il en va de la survie même du musée virtuel.

L'opposition grand public / spécialistes doit être prise en compte, et le musée virtuel peut, plus facilement que le musée concret, faire entrer le visiteur au *studiolo* ou dans la grande galerie passante en ventilant les objets selon les niveaux de culture et les besoins des visiteurs, en les assortissant d'études savantes ou de simples cartels, en modifiant la présentation, en évitant la queue à l'entrée, parmi la foule des touristes, au spécialiste qui rêve d'un rendez-vous rapide au cabinet de curiosités qui le concerne : cela, l'informatique le permet, aussi bien que l'accès par promenade guidée parmi des objets choisis par le conservateur et non par le visiteur, et en puisant parmi le même ensemble d'objets. Cette ubiquité de l'objet est l'un des principaux atouts du musée virtuel. L'objet devient disponible pour une consultation de masse (dont les statistiques seront favorables à la survie du musée en ligne) comme pour le travail du chercheur (favorable à l'enrichissement et à la vie du musée par l'apport scientifique). Au même titre que les objets d'art, les bases virtuelles meurent du désintérêt plus que des changements technologiques (on peut toujours transférer, remodeler la base à partir des données si le jeu en vaut la chandelle).

Bien avant le *Musée Imaginaire* d'André Malraux, se sont constitués des musées de copies, où la transposition de l'objet, plus concrète que la photographie, est devenue maintenant objet de musée. Nous pensons à la Salle des Niobides aux Offices regroupant les copies romaines d'originaux hellénistiques. On ne se risquera pas à considérer que les copies romaines de peintures grecques, qui n'avaient pas vocation de substitut de l'objet (comme vraisemblablement la mosaïque de Naples) constituent maintenant un musée virtuel de la peinture grecque : la similitude ne tient que de l'hypothèse et n'est pas du même ordre que pour les copies du Musée des Monuments Français. Même le fameux *Museum Chartaceum* de Cassiano dal Pozzo au XVII^e siècle, comme bien des recueils d'Antiques, est un musée transposé : pas assez fortuné pour se constituer une collection d'Antiques, Cassiano fit exécuter des copies par des artistes qui donnèrent leur couleur et leur vision des choses de l'Antiquité comme des curiosités. Mais les copies de sculptures antiques sont-elles moins instructives sur les originaux que des photographies le seraient ? La photographie, supposée objective parce qu'elle est mécanique, oublie le plus souvent le dessus, le dessous, les côtés et l'arrière de l'objet par la fâcheuse habitude du point de vue privilégié... et unique. Nous ne nous apercevons même plus que nous sommes habitués à connaître les œuvres par une seule face ! Combien de bases d'objets en sont

encore là après les étapes du livre et de la photographie ! Nous avons oublié la leçon des anamorphoses, facéties savantes inventées à la Renaissance par les créateurs de la science perspective qui, à l'instar de Léonard de Vinci ou de Piero della Francesca, connaissaient les limites de la représentation à point de vue fixe et s'amusèrent à jouer et tricher avec la concordance entre le point de vue du spectateur et celui du créateur pour montrer ou cacher l'objet représenté, jeux repris et galvaudés au XVII^e siècle avec abondance.

Autre leçon bien utile dans une technique de représentation née à la même époque que la perspective, celle de la gravure, art à part entière mais qui permit aussi de diffuser l'image des œuvres d'art. La gravure permit de véritables musées imaginaires, avec des transpositions et très souvent des inversions de l'iconographie. C'est elle qui véhicule, à travers les livres de voyageurs, des images parfois même disparues des sites achéménides. Substitut de l'objet avant la photographie, elle porte avec elle une vision, une interprétation et un style qui ne font pas partie de l'objet représenté mais nous informent sur un état de l'art et de la connaissance à l'époque de leur auteur. À la limite, un mauvais graveur nous apporte plus qu'une mauvaise reproduction tramée à partir d'une photographie, à égale inefficacité en ce qui concerne la connaissance de l'objet original.

Les gravures sont peut-être les documents les plus trahis par la transposition informatique (comme par le tramage d'impression) car la trahison n'est pas connue comme la transposition manuelle qu'elles impliquent : elle s'insinue, au gré des transformations de taille qu'entraîne la vision à l'ordinateur, sous forme de moirages — au mieux très remarquables et gênants, au pire inaperçus et créateurs de nouvelles formes comme des nuages dans un ciel uniforme ou des marbrures sur une matière unie.

En ce qui concerne la création de nouvelles formes, si nous savons qu'une *Calomnie d'Apelle* sous le pinceau de Botticelli ou sous la plume de Mantegna n'est pas le tableau d'Apelle mais l'illustration du thème connu par le texte de Lucien traduit par Guarino de Vérone et paraphrasé par Alberti dans son traité de la peinture, nous risquons d'oublier que les reconstitutions d'objets ou de thèmes iconographiques doivent être définis comme de nouveaux objets virtuels susceptibles d'être reliés pour étude aux vestiges qui les ont suscités, et non comme la représentation des objets originaux que l'on aurait reconstitués. Nous avons eu un cas de discussion précis dans l'équipe du MAVI à ce propos, en ce qui concerne les liens informatiques à établir entre les empreintes de sceaux retrouvées sur les tablettes des fortifications de Persépolis et les dessins de sceaux reconstitués à partir des différentes empreintes de ce trésor réputées provenir d'un même sceau et se complétant.

La virtualité de l'objet atteint son maximum avec l'informatique puisque l'image ne devient visible qu'après reconstitution visuelle informatique. Ce manque de contact direct pour l'apprécier lui fait courir de biens grands risques

qu'il convient de connaître pour franchir les obstacles plus ou moins justifiés opposés par les industriels de l'informatique et que le milieu historique ne peut maîtriser entièrement. Combien d'impossibilités mentionnées lors des tables rondes entre informaticiens et historiens de l'art dans les années 80 auraient pu tomber plus vite si l'exigence avait été maintenue dès le départ !

On croit à tort que les progrès ont été exponentiels dans tous les domaines de l'informatique : ce n'est pas le cas pour les images. Dès le milieu des années 80, à côté des vidéodisques qui présentaient des images à la définition limitée de la vidéo (avec quelques détails pré-enregistrés, donc non choisis par l'utilisateur), existaient déjà des « imageurs documentaires » (Société Européenne de Propulsion, 1984) ou autres systèmes d'images numériques en haute définition interrogeables à partir d'un système de gestion de base de données. Le Musée d'Orsay fut le premier à offrir en réseau interne une base d'images en haute résolution (2 048 × 2 048 points) et en « vraies couleurs » dès son inauguration en 1986. Dès 84-85, la société AVELEM présentait le « Muséoscope » sur trois écrans, un pour l'interface de « convivialité », un autre pour l'image de l'objet entier et le troisième pour les détails pris dans l'image haute résolution, ces deux derniers avec « incrustations » de textes. Certes, il ne s'agissait pas d'Internet et l'on sait que les problèmes de temps, d'encombrement des lignes, de place mémoire de travail à réserver à un certain nombre d'utilisateurs simultanés compliquent la tâche, mais n'est-il pas consternant de comparer ce que l'on faisait en simple réseau à Orsay en 1986, avec les images diffusées en 2003 sur la plupart des sites de musées qui se limitent à un affichage inférieur à 800 × 600 points ? Il ne s'agit pas de faire de la surenchère pour elle-même, mais bien de fournir la définition adéquate à l'objet et à l'utilisation qu'on en escompte comme le montrait la société AVELEM dès les années 80, partant, dans ses analyses, des besoins des utilisateurs et non de la technique, discours exceptionnel pour les informaticiens de cette époque... Ces réflexions, poursuivies au sein de projets européens, devaient aboutir, au séminaire *Museums activities in the field of Image Banks* à Luxembourg en 1990, à une recommandation européenne de normes de numérisation pour les musées (dans le domaine de la peinture : 10 points/mm de la peinture et 16 points/mm de la radio, avec un minimum de 8 points/mm pour certains objets de musées). Qui regarde sur la base *Joconde la Bataille d'Arbelles*, peinte par Le Brun au XVII^e s., doit se contenter d'une image à 60 points par mètre, soit 0,06 points/mm ou, si l'on préfère, 6 points pour 10 cm : même pas un point par centimètre ! Certes, il s'agit là d'un cas extrême, le tableau mesurant environ 12 mètres, mais les normes de Luxembourg datent de 13 ans et l'on pourrait espérer que les progrès accomplis permettent de les appliquer même aux grands objets. Il est techniquement possible de diffuser sur Internet des images d'une très grande définition : cela est déjà réalisé dans le projet AMICO (voir *supra*) et déjà testé sur Internet dans MAVI en particulier pour la diffusion des gravures comme celles qui illustrent le *Voyage en Perse pendant les années 1840 et 1841* de P. Coste et E. Flandin, Paris, 1851 (par exemple une image de 13 440 × 9 224 points soit quasi 124 millions de points).

Notre attention est également portée sur l'évolution des mises en scènes d'architectures virtuelles depuis la très médiatique reconstitution de l'abbaye de Cluny en 1992, entreprise depuis 1990 par deux étudiants de l'École Normale Supérieure des Arts et Métiers de Cluny, en collaboration avec des ingénieurs d'IBM. Le programme que nous avons vu sur ordinateur en 93 (très dégradé dans la vidéo qui en fut tirée) n'a pas encore trouvé de rival dans les animations récentes d'architectures virtuelles sur Internet. Nous avons même pu constater que les fichiers de synthèse 3D alors constitués à partir des travaux de K. J. Conant ont été réutilisés et présentés sous forme dégradée dans plusieurs projets diffusés jusqu'à maintenant sur Internet, sans soucis de rigueur (avec par exemple des rayons provenant d'un soleil au nord). On en trouvera une bonne recension sur le site de l'Université de Münster (www.uni-muenster.de).

Même sur les CD-Rom ou sur les DVD, qui profitent de logiciels d'animation intégrés, la figuration et les mouvements sont d'une indigence qui, si l'on voulait bien oublier qu'il s'agit d'informatique, seraient à mettre sur le compte de la naïveté. Même chez les éditeurs dont les réalisations trouvent caution dans les instituts culturels et auprès des universités, on se contente encore de mouvements hachés, de perspectives déformées par un point de vue trop proche, et la *réalité virtuelle* demeure du domaine du gadget. Nous ne parlons pas des partis pris de reconstitution qui, se fondant sur des documents, plaquent néanmoins des matières grossièrement imitées et flambant neuves : la répétition mécanique en trois dimensions des formes issues de « bibliothèques » informatiques d'éléments architecturaux ou de textures est-elle plus convaincante que l'illusion donnée dans les peintures de reconstitutions en deux dimensions exécutées par les anciens pensionnaires de la Villa Médicis ? Dans nombre d'architectures de synthèse, la pierre devient du plomb en passant à l'ombre ; des mannequins tubulaires errent sous les portiques comme dans un Chirico. Si les animations ne sont pas encore au point dans ce domaine, on leur préférera les animations sur maquettes ou plans, qui gardent à l'élément représentatif son statut et ses qualités, et qui exploitent toutes les possibilités de vision de l'ensemble au détail ; nous pensons à la réalisation d'Altair 4 Multimedia pour un repérage dans la Rome Antique ou encore pour ses fondus enchaînés entre les vues actuelles, les dessins anciens, voire les reconstitutions (www.ALTAIR4.IT).

Un grand progrès s'est néanmoins accompli depuis les premières reconstitutions des années 80, 90. L'apparat hollywoodien s'estompe (n'avait-on pas eu la surprise de voir les colonnes de Cluny III jaillir du sol comme des jets d'eau pour rejoindre les voûtes qui les attendaient, flottant dans les airs ?) Dans les « menus », les « boutons » déclencheurs d'actions ne sont plus des icônes faites d'objets détournés ou de portions d'objets découpés dont la signification n'était évidente que pour les concepteurs qui se faisaient plaisir et rivalisaient d'astuce. Le plus grand progrès, qui tient en partie au design, mais qui a des conséquences scientifiques, réside dans l'abandon progressif du mélange trompeur d'éléments anciens à valeur de document avec des artifacts plus récents. Désormais, il

semble que l'on ait pris conscience du risque de mauvaise interprétation due au mélange anachronique des images dans des reconstitutions de synthèse. Il est nécessaire que l'utilisateur comprenne bien le statut de l'image et de ses éléments. Une stylisation, un symbole qui s'affichent en tant que tels sont préférables à l'incrustation d'incompatibilités historiques dans une plus ou moins suave harmonie (les exemples sont malheureusement trop nombreux pour être cités). Ces progrès sont concomitants avec l'implication de plus en plus fréquente des chercheurs historiens ou historiens de l'art dans les projets informatiques.

Cet ensemble de conclusions issues d'un aperçu historique de la relation entre le musée et l'informatique — et qui constituait la première étape d'une réflexion méthodologique concernant la réalisation d'un musée virtuel pour les spécialistes — a fait l'objet de 20 conférences à la IV^e Section de l'École Pratique des Hautes Études.

Gestion, traitement et recherche de l'image par le contenu : Art et médecine

Nous avons par ailleurs participé aux activités du comité scientifique du CID (Centre International de Hautes Études Documentaires) qui a organisé le 31 mars 2003 un colloque sur le thème « Gestion, traitement et recherche de l'image par le contenu : art et médecine », avec le concours de l'Institut Européen de la Main de Nancy. Un fort contraste y était révélé entre le niveau des projets touchant à la médecine et celui des témoignages apportés dans le domaine de l'art, témoignages heureusement incomplets dans ce domaine. L'aide apportée par l'image médicale était clairement mise en évidence, et tout particulièrement par le professeur Desgeorges, Chef du service de Neurochirurgie de l'hôpital du Val de Grâce. Avec la conférence sur *l'Image numérique et histoire de l'art : les pratiques documentaires à l'heure du musée virtuel* de M^{me} Welger-Barboza, Maître de Conférence à l'Institut Michelet d'histoire de l'art et archéologie, Université de Paris I, comme nous l'avons constaté en Caroline, la surface de l'état de l'art dans ce domaine laissait dans l'ombre des réalisations efficaces comme les bases des musées de France qui, bien que pêchant par la mauvaise qualité des images, offrent les meilleurs taux de réponses dans le domaine documentaire.

Nous avons présenté, parmi les démonstrations de ce colloque, l'expérience faite sur l'image de la scène de guerre achéménide peinte sur bois (voir *supra*) pour donner un exemple de traitement du contenu avant et après numérisation, en pesant la part de l'automatisme et la part qui revient à la réflexion et à l'œil, peut-être aussi pour rappeler que l'informatique est un moyen dont se sert le chercheur pour ses travaux... et qu'elle ne peut se substituer à lui.